

La guerre de 1914-1918 et le Pays basque

Si vous utilisez cet article,

merci de citer la source :

Association Ikerzaleak

Maison du Patrimoine

64130 Mauléon Licharre

<http://ikerzaleak.wordpress.com>

Le centenaire de la Première guerre suscite une vague de commémorations sans précédent. Partout en France, les cérémonies officielles, les expositions, les publications, les créations artistiques se multiplient, parfois jusqu'à la saturation. Tant d'intérêt, tant de travail et de passion de bénévoles ne peuvent pas s'expliquer seulement par les consignes des pouvoirs publics. Il y a les commémorations officielles ; elles mettent l'accent sur l'unité nationale, tentent d'associer tous les pays qui ont participé à la guerre et tous les types de combattants. Mais les initiatives locales, privées ou associatives ont d'autres objectifs. En recherchant les membres de sa famille qui ont combattu, en créant une exposition sur les soldats de sa commune, de son « pays » en s'intéressant à leurs épouses, à leurs enfants, on veut insérer toutes ces histoires particulières, des communautés et des territoires dont on se sent membre, dans la Grande Histoire. Beaucoup de ces manifestations répondent à un désir d'identité et de reconnaissance.

La dimension patriotique est peu présente. On ne célèbre pas une victoire, on se remémore un drame dont l'ampleur paraît aujourd'hui encore monstrueuse. Il est intéressant de remarquer que dans les réunions publiques, la plupart des personnes qui prennent la parole, expriment leur indignation, devant tant de souffrances, tant de morts inutiles. La colère, le sentiment d'injustice sont toujours là, cent ans après.

Toutes ces dimensions des commémorations intéressent le Pays basque. Mais elles y prennent un intérêt particulier du fait de l'identité forte, des particularités de ce territoire. La Première Guerre mondiale y a-t-elle été vécue différemment ?

Globalement le Pays Basque français a été engagé dans la guerre **comme les autres territoires** de la métropole : mobilisation rapide et totale, engagement dans l'Union sacrée, la culture de guerre, consentement de la population. A partir de 1918, il compte lui aussi ses morts (6000 environ) et il participe au deuil de masse. Quelques nuances sont à apporter toutefois. Elles tiennent à sa situation frontalière, à sa culture, au niveau d'intégration à la nation, différent des autres territoires français.

1) Le Pays basque terre frontière

Les autorités françaises ont tenté de contrôler plus étroitement la frontière pyrénéenne, qui elle est **déclarée fermée** de nombreuses fois. Des migrations autrefois importantes, sont arrêtées ou rendues difficiles : travailleurs navarrais et basques vers Mauléon, la côte et Bayonne.

L'Espagne est **neutre** pendant la guerre. Cela fait naître le soupçon des représentants de l'État. Ils considèrent ce pays comme un refuge pour les déserteurs. On se méfie des **journaux espagnols** libres de diffuser des rumeurs et de mauvaises nouvelles susceptibles de saper le patriotisme et la confiance des Français, tandis que les journaux français sont étroitement soumis à la censure. La grippe espagnole à partir de 1917 n'est espagnole que parce que ce sont les journaux de ce pays qui les premiers en ont parlé. L'Espagne est aussi un nid d'espions allemands¹. Même éloignée du front, la frontière pyrénéenne peut donc être dangereuse pour l'effort de guerre.

On lit dans les archives de nombreux rapports du sous-préfet de Mauléon, des commissaires de police qui constatent qu'elle est très **difficile à surveiller**. Pour la Soule en 1917, on compte 22 hommes pour garder 50 km de frontière. D'Arnéguy au Somport, il n'y a pas de route carrossable pour gagner l'Espagne. Il ne peut donc pas y avoir de déplacements massifs, mais l'absence de route rend plus difficile aussi le contrôle. Les passages individuels ou en petit groupes sont toujours possibles.

Il est certain que **la guerre a contribué à fermer la frontière**, et à couper les Basques du nord de ceux du sud et des Navarrais. Mais la coupure s'explique plus par la réalité différente vécue de chaque côté, que par les mesures administratives : du côté français la mobilisation totale, la culture de guerre, le deuil. Du côté sud, une guerre vécue comme lointaine, une économie en pleine croissance. Les industriels basques-espagnols exportent vers les pays en guerre, les chantiers navals tournent à plein régime².

Mais les **liens anciens entre le nord et le sud ne disparaissent pas**. Voilà un sujet à étudier encore. En voici deux exemples. On constate une solidarité des marins de la côte basque confrontés à la guerre sous-marine en 1917. En mai 1917 au large de St-Jean-de-Luz un sous-marin attaque une flottille de bateaux de pêche. Les sous-marins allemands attaquent des bateaux et tuent des marins des deux côtés de la Bidassoa. Les relations familiales, de voisinage, d'échange continuent entre villages et maisons très proches de la frontière : Sare, Ascain, Arnéguy, Aldudes. Il est possible qu'une partie des désertions dénoncées par les autorités relèvent en réalité de ces échanges.

2) **Quels effets de la guerre sur la culture basque ?**

C'est un autre sujet qui reste à étudier. L'aspect le plus connu est la **production écrite et chantée**, dont une partie est publiée dès le début de la guerre, par exemple dans l'hebdomadaire catholique conservateur *Eskualduna*. Cette production ne s'écarte presque jamais du discours patriotique dominant, et après la guerre elle exprime fidèlement « l'esprit ancien combattant ». Une pastorale a été jouée à Barcus en 1929 sur le thème de la guerre : Guillaume II. On y trouve tous les thèmes de la propagande française du temps de la guerre.

De très rares œuvres expriment des **sentiments plus contestataires**. Dans les couplets de Jean-Baptiste Borthiry-Chala de Larrau, s'exprime l'amertume d'une vie gâchée par la guerre et une blessure grave. Avec une ironie grinçante, il remercie l'armée de ses bienfaits...

La guerre a eu sur la culture basque des effets plus difficiles à percevoir. Beaucoup de Basques se retrouvent pour la première fois dans un milieu entièrement francophone, obligés

1 La rumeur la plus comique rapportée par le commissaire de police de Mauléon en septembre 1918 : on aurait vu des Allemands observer la France depuis le sommet du pic d'Ori.

2 Cette différence nord-sud est développée par Eneko Bidegain, *Lehen Mundu Gerra eta Euskal Herria*, Elkar 2014

de parler français tous les jours. Les lettres sont pour la plupart en français. On peut quelquefois écrire en basque, quand le vaguemestre du régiment est complice, ou à l'hôpital quand on est blessé. Les quatre ans de guerre sont une étape de la **francisation** de la population masculine. Les mots du vocabulaire militaire passent dans la langue basque sans être traduits. La francisation se fait aussi dans la vie quotidienne. Le service militaire, les années de guerre ont contribué à faire disparaître les sabots remplacés par les brodequins, le xamar remplacé par le veston, le cidre remplacé par le vin.

La fréquentation d'hommes de toutes régions et de toutes origines fait naître un **fort sentiment de différence et d'identité**, que la plupart n'avaient jamais ressenti avant. On le perçoit dans les lettres où le soldat exprime sa joie de retrouver d'autres Basques, de partager avec eux des charcuteries, de la liqueur³, de chanter et de danser. Le particularisme peut être encouragé par les officiers qui voulant motiver leurs troupes, vantent les qualités de courage et de combativité des Basques⁴.

Après plusieurs années d'interruption, les **rituels collectifs** que sont la pastorale et la mascarade reprennent en Soule. Mais n'ont-ils pas changé de sens après ces longues années d'éloignement du pays natal, et de contact avec des « Français » mais aussi des Britanniques, des Américains.... et des Allemands ? L'après-guerre ne serait-elle pas une étape dans la transformation de ces rituels collectifs, expression de relations entre maisons et entre villages, en manifestations d'identité et en spectacles ?

3) **Comment les Basques deviennent-ils Basques français ?**

Le thème de l'identité basque dans la guerre renvoie à une question importante pour nous : comment **nos grands-parents sont devenus basques-français** ? En Bretagne, en Corse dans les territoires d'outre-mer, on se pose des questions équivalentes. Le rôle de la guerre dans l'intégration des périphéries de la France dans la nation n'est guère évoquée dans les commémorations officielles. Elle préoccupe les chercheurs de ces territoires, mais guère les historiens les plus en vue et les plus médiatiques. Au Pays basque, elle a une résonance particulière dans les provinces péninsulaires. En Navarre, Guipuzcoa, Biscaye, Alava, l'attachement très fort de beaucoup de Basques du nord à la nation française est difficile à comprendre.

Si tout le monde est d'accord pour penser que la Première Guerre mondiale est le moment où les Basques se sentent pleinement membres de la nation française, il est permis d'exprimer des divergences sur les modalités. La question est peut-être abordée de façon trop simpliste, comme si le patriotisme, l'Union sacrée allaient de soi dès 1914. Dans une vision plus négative de la question on est tenté de ne parler que de répression et de contrainte.

- Un conditionnement patriotique ?

Il est indiscutable que les Basques ont **massivement répondu à l'appel à la mobilisation**, que les cas de désertion sont rares⁵. On pourrait l'expliquer par un **conditionnement patriotique**

3 Il semble que la liqueur hendayaise Izarra ait eu un grand succès dans les tranchées.

4 Ce sont des thèmes que l'on retrouve dans la série de récits rassemblés par Georges Sabatier dans le recueil *Tombe basques et béarnaises* publié en 1922.

5 L'insoumission est un phénomène bien plus répandu. Jusqu'à un quart des hommes recensés. Les insoumis sont presque tous des émigrants installés en Amérique. Il est possible que l'existence dans la plupart des familles d'un frère ou d'un cousin émigré ait modifié la perception de la guerre et le consentement à l'Union

développé par l'école ou la presse depuis les débuts de la III^e République. Les leçons de morale et d'histoire des instituteurs, les bataillons scolaires dans les années 1880 et plus tard les sociétés de tir n'ont-elles pas préparé les hommes à être des soldats et à « faire leur devoir » ? L'**hebdomadaire Eskualduna** est considéré comme l'emblème de cette « propagande » nationaliste française au Pays basque.

Cette « propagande » dispose d' un atout important. Toutes les élites locales la reprennent : notables, instituteurs, clergé, presse. Cette **unanimité** dépasse l'opposition si forte à l'époque entre la République et l'Église catholique.

L'impact de la propagande nationaliste est à **nuancer fortement**. Le terme de propagande doit être manipulé avec précaution, car pour nous il renvoie aux régimes totalitaires. Sous la III^e République les moyens de diffuser les messages du pouvoir étaient bien plus limités. *Eskualduna* est beaucoup lu, mais il n'a pas plus de 7000 abonnés.

Il y a un **écart souvent important** entre ce qui est enseigné dans les écoles et ce que les élèves apprennent vraiment ; entre ce qui est prêché dans les sermons et ce que font concrètement les fidèles. L'assimilation incomplète du nationalisme français peut être reliée à la réussite partielle de l'apprentissage du français. En 1914, un certain pourcentage de soldats basques ne sont toujours pas francophones.

Il est certain que les Basques savent qu'ils font partie de la France et qu'ils l'acceptent. Le gouvernement apparaît comme légitime. Il n'y a pas de **nationalisme ou d'idéologie de revanche**. Le nationalisme basque était à l'époque très peu connu au nord de la frontière. Le journal *Eskualduna* envisage l'unité des Basques, mais pour lui les Basques seront mieux défendus dans une nation française forte.

Le patriotisme français est pleinement **assimilé par les élites locales** : notables, grands propriétaires, commerçants, ecclésiastiques. Leurs lettres et journaux de guerre en conservent de nombreux témoignages. Les thèmes patriotiques sont en revanche presque totalement absents des correspondances des hommes du peuple. On peut parler pour eux d'une conscience nationale, lointaine et abstraite.

Une autre idée communément admise est à nuancer fortement : les instituteurs auraient inculqué aux enfants la nostalgie de l'Alsace-Lorraine perdue en 1871, **le désir de revanche** et la haine de l'Allemagne. Les historiens ont montré que le discours de la Revanche très fort dans les années 1880, s'était affaibli après. Il est faux d'imaginer les Basques comme d'ailleurs les autres Français, chauffés à blanc par la propagande nationaliste⁶.

Le journal *Eskualduna* serait un bon exemple de ce nationalisme revanchard avec ses articles haineux envers l'Allemagne qui vont même jusqu'à l'appel au meurtre. Mais si on regarde les numéros de la première moitié de 1914, on est surpris de constater qu'on y parle plus de la révolution au Mexique que de l'Allemagne. La déclaration de guerre est un tournant brutal et

Sacrée.

6 Cela est vrai pour les autres peuples européens. En Allemagne, le parti socialiste était devenu en 1912 le 1^{er} parti au Parlement. Son discours était ouvertement pacifiste. Aux élections de 1914 en France, la gauche plutôt pacifiste avait progressé. Les historiens parlent du déclenchement de la guerre comme d'un événement presque fortuit, voulu par quelques hommes qui ont fait des calculs cruels et cyniques dont les conséquences les ont rapidement dépassés. Les travaux historiques ont montré également que la haine de l'Allemagne est bien plus forte à la fin de la guerre qu'au début.

décisif. L'hebdomadaire catholique montre très bien le passage très rapide début août 1914, à l'Union sacrée et à la culture de guerre.

- l'engagement dans la guerre totale

La **mobilisation** a été une réussite qui a surpris même les autorités. On peut l'interpréter comme une sorte de vague de fond qui a emporté toute la société. Pouvait-on refuser de partir alors que tout le monde partait, et que rien n'empêchait de considérer cette guerre comme juste ? La France était menacée. Tous les pays en guerre d'ailleurs se sentaient menacés.

L'engagement dans la guerre s'explique par la guerre elle-même. Il y a une **logique de la guerre** qui s'enclenche très rapidement dès le début des hostilités : sur **le front**, la contrainte, la menace de punitions très sévères en cas de désobéissance, mais aussi l'apprentissage très rapide de la haine de l'ennemi. La guerre réveille des pulsions de meurtre que la culture étouffe normalement en temps de paix. La guerre révèle aussi la solidarité avec les camarades proches. Ces liens affectifs intenses à l'intérieur de ce que les historiens appellent « les groupes primaires » motivent bien plus les soldats sur le front que le patriotisme appris à l'école. **A l'arrière**, la population soutient les soldats du front. Ce sont des maris, des frères, des fils dont la vie est en danger. L'adhésion à la culture de guerre et à la propagande est massive au moins dans les deux premières années.

L'expérience du front est considérée comme une expérience - la plus forte peut-être - d'unité nationale : « **tous unis dans les tranchées face à l'ennemi** ». On défend sa terre et son village en même temps que la France. C'est un slogan repris plus tard dans les discours « ancien combattant ».

Le **sentiment d'unité, de solidarité est réel** dans les périodes de danger, en première ligne. Les obus et les balles ne font pas le tri entre les bourgeois, les fils de notables et les hommes du peuple. Les premiers sont même plus exposés, car officiers de terrain, ils doivent mener leurs hommes et donner l'exemple. Mais le **front n'abolit pas les barrières sociales**. En dehors des combats, les conditions de vie sont **meilleures** pour les officiers : les colis, l'argent permettent d'améliorer leur ordinaire. Les ordonnances qui sont affectées à leur service, sont en réalité des domestiques. Les recherches récentes montrent que les **intellectuels** peuvent célébrer l'unité nationale. Ils ne se sentent pas moins incompris au milieu des paysans et des ouvriers.

La guerre crée **des oppositions et même des haines** entre les militaires. On sait qu'au début de la guerre les **officiers supérieurs se méfient des soldats** : le souvenir des mutineries de 1907 dans le midi est fort dans l'état-major. Les soldats sont accusés de lâcheté quand ils reculent. Il y a très peu de considération avant 1917 pour la qualité de la nourriture et du logement, pour la régularité des permissions. Cette méfiance, ce mépris pour le soldat sont à l'origine de décisions qu'on peut qualifier de criminelles aujourd'hui. Plusieurs centaines d'hommes sont exécutés dans les premières semaines du conflit.

Moins dramatique, est le **ressentiment des fantassins** à l'égard des artilleurs, accusés d'être des planqués. Ceux-ci commettent parfois des erreurs de tir qui tuent ou blessent des camarades⁷. **L'incompréhension** entre soldats et civils existe même à l'intérieur des familles.

⁷ Le 6 mai 1917, le 49° RI de Bayonne qui avait courageusement conquis le plateau de Californie est pris sous le feu des canons allemands... et français. pertes du régiment du 4 au 7 mai 1917 : 79 morts, 277 blessés, 30 disparus. Source : fonds de l'amicale du 49° Archives communales de Bayonne.

Défendre sa terre dans la boue des tranchées ? Le soldat basque avait sans doute **du mal à assimiler le front où il se battait, à son pays natal**. Le front est loin : 2-3 jours de train. Quand il arrive, il découvre un paysage bouleversé par les combats, et caché dans sa tranchée, au ras du sol, il n'en voit que quelques centaines de mètres carrés. Les **rapports avec les civils** ne sont pas toujours bons. Dans les premières semaines, les soldats pillent les maisons vidées de leurs habitants. Plus tard les civils sont parfois accusés de vendre trop cher les denrées qui complètent l'ordinaire. Il arrive que les paysans se sentent plus en proximité lorsqu'ils rencontrent des éleveurs, du bétail, des champs cultivés. A la fin de 1918, au moment des offensives alliées, on perçoit un certain changement de ton dans les lettres. Le spectacle des villages saccagés, des champs détruits, du bétail mort marquent ces soldats-paysans qui constituent une bonne partie de l'armée française. Ce choc visuel se tourne en haine contre les Allemands.

Il n'est pas du tout certain que le front soit une expérience concrète d'unité nationale. Les lettres le démontrent car elles sont pleines de **ressentiment** contre les injustices, les planqués, les attaques inutiles. Mais après l'armistice les plaintes passent au second plan. Un autre discours beaucoup plus consensuel s'impose.

- Le temps des commémorations

Il y a des pays où les souffrances du front et de l'arrière se sont converties **en colère et en révolte**. L'Allemagne et la Russie qui devaient supporter en plus le poids de la défaite, ont connu des révolutions violentes. En France, les idées contestataires sont exprimées par le nouveau parti communiste et par des mouvements intellectuels comme les « dadas ». Tout cela n'existe pas au Pays basque.

Beaucoup d'anciens combattants rentrent chez eux, tentent de reprendre une vie normale. Ils ne disent rien de ce qu'ils ont vécu, ils essaient d'oublier. Une minorité témoigne à la mesure de ses capacités et de son rôle social : dans la famille et l'entourage proche, ou bien dans des récits publiés et les discours. La guerre pèse pourtant très lourdement sur les consciences.

Une vague de **commémorations** jamais vue dans l'histoire de France se développe avant même la fin du conflit. D'innombrables cérémonies patriotiques accompagnent les anniversaires du 11 novembre, le retour de dépouilles de soldats, les inaugurations de monuments. Il est curieux de constater que ce mouvement vient très peu de l'Etat, mais beaucoup plus de la société : associations d'anciens combattants, communes, paroisses, donateurs privés.

On y célèbre la victoire, le courage des soldats et la grandeur de la France. Mais la dimension principale de ces cérémonies est le **deuil**. Antoine Prost écrit que : « dans les commémorations de 14-18, on ne défile pas devant le drapeau, c'est le drapeau qui défile ». On estime que chaque tué a laissé 4-5 personnes en deuil pour de longues années : on peut donc parler d'un deuil de masse. Si on prend l'exemple du Pays basque avec ses 6000 morts environ, cela ferait 25-30000 personnes -environ 15% de la population- en deuil, la plupart pour le restant de leurs jours. Ce deuil est très difficile du fait de l'absence des corps, de la jeunesse des morts. Une autre dimension des cérémonies est le « **plus jamais ça** ». On est loin du nationalisme guerrier⁸.

Le deuil, l'hommage aux morts, le devoir de mémoire, le patriotisme, un certain sentiment anti-

⁸ Le monument aux morts de Mauléon réalisé par Ernest Gabard traduit de façon émouvante l'esprit de ces commémorations. Sa simplicité, son absence de triomphalisme ou de chauvinisme en fait une œuvre qui nous parle encore aujourd'hui.

allemand constituent ce qu'on peut appeler « l'esprit **ancien combattant** ». Développé dans tous les discours officiels, la presse, les sermons dans les églises, **il imprègne** les mentalités de façon durable jusqu'au plus isolé des villages.

C'est un des fondements de l'humanité que de chercher à **donner un sens à la mort**, surtout si elle est précoce, imprévue, brutale. Dire à une veuve, à des orphelins, à des parents éplorés que le soldat de leur famille est mort pour la France, ce n'est pas seulement justifier l'injustifiable, c'est donner un sens à cette mort, la rendre supportable. C'est aider toutes ces personnes à tenir et à vivre. On peut aujourd'hui dire que tout cela a été inutile, on peut se moquer même de ces cérémonies patriotiques. A l'époque c'était tout simplement impossible.

On pourrait parler de propagande, d'une propagande d'ailleurs très efficace. Mais c'est oublier que ce n'est pas l'état qui a organisé la plupart de ces cérémonies, c'est oublier les millions de personnes en deuil, les combattants amers et brisés.

C'est probablement la **célébration des morts** plus que la guerre elle-même qui a durablement **lié les Basques au destin de la France**. Beaucoup d'entre nous se souviennent de ces petites cérémonies devant le monument le jour de la fête du village. Les anciens se mettaient au garde-à-vous en entendant la Marseillaise, derrière le drapeau français. Graves, émus presque jusqu'aux larmes, ils fusillaient du regard ceux qui parmi les plus jeunes pensaient déjà à s'amuser. Ainsi s'exprimait leur patriotisme, un patriotisme de fidélité à une jeunesse douloureuse, dans les tranchées ou dans un stalag⁹, un patriotisme de fidélité aux morts. La guerre de 1914-1918 avait fait du drapeau français, le drapeau du souvenir et des morts. Sans doute les autorités de l'époque n'y avaient pas pensé.

On peut parler d'un **patriotisme sacrificiel**. Les morts, le sang versé, les souffrances endurées, sont comme un ciment qui unit une communauté. René Girard a décrit les sacrifices pratiqués dans les sociétés anciennes comme des rituels de cohésion sociale. La guerre de 1914-1918 peut être regardée comme un gigantesque sacrifice qui soude la communauté nationale française¹⁰. On est loin de la vision positive et progressiste de la nation fondée sur les idées des Lumières, la Révolution française, le libre consentement des citoyens.

Conclusion

L'intégration à la France commencée avec la Révolution, apprise aux Basques sous la III^e République avec l'école, la francisation, l'acceptation du régime républicain, est réalisée totalement en 1918. Notre thèse est que **le souvenir et la célébration des morts ont plus contribué à l'unité nationale que la guerre elle-même**.

On aurait tendance à considérer cette évolution comme continue, linéaire, suivant un plan concerté par les différents régimes qui ont gouverné la France. C'est parce que nous en connaissons la fin, que nous oublions les nuances, les contradictions, les résistances.

Nous oublions aussi le poids des **circonstances**. Qu'aurait été l'efficacité du patriotisme appris à l'école, relayé par la presse, si la France avait perdu la bataille de la Marne en

9 L'esprit ancien combattant se perpétue au cours du XX^e siècle, en se transmettant aux combattants des autres conflits : Seconde guerre mondiale, Algérie.

10 La dimension fondatrice des guerres et des massacres se retrouve dans de nombreux pays. Si on se limite à la Première guerre, on peut donner l'exemple de l'Australie, du Canada dont la conscience nationale s'est forgée au souvenir du massacre des Dardanelles ou des morts de l'Artois ; des Arméniens unis par le souvenir du génocide de 1915.

La guerre de 1914-1918 et le Pays basque

septembre 1914 ou celle du printemps 1918 ?

Le patriotisme sacrificiel a marqué la conscience collective pendant tout le XX^e siècle. L'esprit ancien combattant s'est perpétué dans les commémorations de la Résistance et de la déportation, de la guerre d'Algérie. Dans nos enquêtes, nous avons rencontré plusieurs fois des personnes âgées nous dire qu'elles se sentaient profondément françaises parce que leur père ou leur oncle avait combattu dans les tranchées, et que parfois il y était mort.

Jusqu'à quand ce patriotisme du deuil et du souvenir se perpétuera-t-il ? Faut-il que la génération des enfants des combattants soit partie ? Dans ce cas le centenaire serait une étape décisive. Il marquerait le passage de la guerre de 1914 1918 vécue comme une mémoire encore vivante et douloureuse, à une histoire regardée avec distance. Le centenaire serait la sortie définitive du deuil.

Robert Elissondo, novembre 2014